

"Vaincre" 18 juin 43.

ANDRÉ GIDE A TUNIS

par Jean Anrouche

C'est un grand bonheur pour moi que de donner des nouvelles d'André Gide à sa famille, à ses amis, et à tous ceux qui, dans le monde entier, lui doivent ces révélations décisives qui font de l'adolescent un homme. L'œuvre de Gide fut pour eux plus qu'une source inépuisable de plaisir esthétique et de joie ; en les engageant dans une quête passionnée de la vérité humaine, dans une lutte sans merci contre toutes les formes du mensonge et du conformisme, elle a profondément changé leur conception de la vie, et de l'homme. Depuis deux ans, la rage au cœur et les dents serrées, nous avions dû lire et entendre les pires colonnes sur l'un des plus grands écrivains de notre littérature, sur l'un de ceux qui font honneur, non seulement à la France, mais bien à l'Occident tout entier. C'est pourquoi il convenait de rendre d'abord hommage à la vertu morale d'une œuvre dont la beauté formelle est indiscutée.

Avec quelle fièvre, au printemps dernier, nous attendions, à Tunis, l'auteur des "Nouritures", de "Fadesses", de "Immoralistes", et de ce "Mopsus" qui nous révéla la beauté de la lumière africaine ! Les jeunes gens le guettaient dans les rues ; à l'aut dans une encoignure, ils attendaient l'instant où il allait quitter la librairie où il se retirait pour travailler. Nous le vîmes enfin. Usé et pâli par les privations ; notre maître d'abord avait besoin de manger. Les premiers jours, il s'énervait encore qu'on lui donnât du pain à discrétion. Aussi ne tarda-t-il pas à se remettre ; à entrer dans une nouvelle jeunesse. La souplesse de son allure, la vivacité de sa démarche firent notre étonnement ; je l'ai vu suivre un tramway à la course et bondir sur le marche-pied comme un jeune homme.

L'été dernier, à Sidi-Bou-Saïd où des amis dévoués lui donnaient asile, il put mener à bien une tâche difficile, si difficile même, qu'il avait dû l'abandonner il y a vingt ans : sa traduction de Hamlet. Il y a travaillé trois mois durant à raison de 4 à 5 heures par jour. Cette œuvre, que j'ai lue avec le même enthousiasme que "Les Nouritures" est une véritable création. Pour se défendre, André Gide poursuivait fâcheusement l'enquête sur notre poésie qui doit produire cette anthologie de la poésie française impatientement attendue par le public français et étranger. Rien de contraint dans cet effort, au contraire une joie qui eût été parfaite, glorieuse, si les nouvelles de France ne l'avaient assombri.

Mais si les problèmes qui préoccupent les esprits, si les événements qui jettent le deuil dans les âmes, hantaient la pensée d'André Gide, il devait garder le silence, non seulement par prudence, mais par suite d'une décision délibérée, par souci de prendre d'abord le recul nécessaire afin d'éclairer mieux et d'assurer son jugement. Ce qu'il ne pouvait dire publiquement, notre maître l'a confié à son Journal, où l'histoire reconnaîtra un témoignage capital de la conscience humaine sur ces temps de malédiction.

Le 11 novembre dernier, les premiers soldats du Reich se montraient dans Tunis. En peu de temps, la ville changea de visage. Les magasins se vidèrent. Les Tunisois, si exubérants à l'ordinaire, apprirent à garder le silence et revêtirent l'aspect caractéristique des hommes tragiques. Certains, que la police recherchait, disparurent, tandis que d'autres, de plus en plus nombreux se préparaient à entrer dans l'ombre ; partout s'organisaient cette résistance de l'esprit et du cœur, contre quoi la force est impuissante. Il est vrai que nous ne

doutions pas de la délivrance. Et André Gide suivait avec nous le progrès des armées sur les cartes. Plusieurs fois par jour, nous écoutions - c'était devenu une obsession, une manie - les radios amies, et quand les postes étaient muets, nous interprétions les communiqués allemands. André Gide a vécu avec nous des journées mormes et décourageantes : le froid humide d'un hiver sans chauffage, les semaines sans lumière, les repas insuffisants ; les communiqués alliés réticents, les revers militaires tandis que la force allemande semblait croître indéfiniment sous nos yeux, et que les menaces de leurs alliés de l'intérieur se précisaient. Quand viendront-ils ? C'était l'éternelle question. Pour la plupart d'entre nous, l'attente supprimait toute activité de pensée. Il fallait vivre ; et l'inquiétude avilissante à propos de la nourriture, l'humiliation du silence imposé, l'attente serinée des soldats allemands, l'insolence et le débraillé des Italiens nous ont aidés ; nous qui n'avions pas connu la guerre, à mieux comprendre les souffrances de la Métropole. Durant ce long hiver, André Gide nous donna le plus bel exemple de liberté spirituelle. En dépit de tous les conseils de prudence, les nuits de bombardement, il montait sur sa terrasse pour contempler les illuminations de la D.C.A., des fusées éclatantes et des éclatements de bombes. Et il travaillait sans relâche à son Journal, à son anthologie, entreprenant d'immenses lectures, car rien ne saurait assouvir sa soif de connaissance.

Après la prise de Mareth, notre attente se fit plus fiévreuse. Les Allemands s'énervèrent, tandis que les Italiens abandonnaient leur assurance de parade. C'est alors que la Gestapo redoubla d'activité. Appliquant un plan systématique, elle s'efforça de déporter tous les Français capables d'aider les libérateurs dans leur œuvre de redressement. Certains furent cueillis chez eux, au petit jour, emprisonnés, puis chargés sur des avions de transport. Ceux qui se sentaient menacés se préparèrent à la vie souterraine. Il est peu de familles qui n'aient abrité quelque fugitif, qui n'aient soustrait à la réquisition un jeune homme destiné par les Allemands à travailler sur la ligne de feu ou sur les champs d'atterrissage.

André Gide était menacé au premier chef. On s'étonne même que les Allemands ne se soient pas assurés plus tôt de sa personne. Il est vrai que tous leurs plans furent bousculés. Un mois environ avant le jour de la délivrance, notre maître disparut. Il se soumit à la dure discipline que connaissent tous ceux qui, en Europe occupée, vivent en marge des lois allemandes.

Le 7 mai enfin, jour anniversaire de son arrivée à Tunis, le 7 mai, jour de la délivrance, André Gide reparut à la lumière.

Et voici les premières lignes qu'il a écrites depuis la Libération :

"Je crains que nos amis de France, d'après certaines informations tendancieuses, ne se représentent Tunis comme un monceau de ruines fumantes. Je tiens à cœur de les rassurer, et c'est pourquoi je romps le silence. Que la ville ait souffert, il est vrai ; mais beaucoup moins que quantité d'autres et les blessures que nous déplorons hier nous paraissent aujourd'hui presque insignifiantes devant l'énorme résultat obtenu. Un résultat exemplaire ; et je voudrais que l'attitude des libérés fut exemplaire et le aussi, de manière que l'on puisse penser : ... méritaient la liberté."